

HISTOIRE DU CORAN. TEXTE ET TRANSMISSION

François DÉROCHE

Membre de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres),
professeur au Collège de France

Mots-clés : Coran, Omeyyades, art, islam

La série de cours « Le manuscrit coranique sous la dynastie omeyyade » est disponible, en audio et/ou en vidéo, sur le site internet du Collège de France (<http://www.college-de-france.fr/site/francois-deroche/course-2015-2016.htm>) ainsi que le colloque « Le texte coranique et son contexte. Le cas de l'Occident musulman (XII^e-XVII^e s.) » (<http://www.college-de-france.fr/site/francois-deroche/symposium-2015-2016.htm>).

ENSEIGNEMENT

COURS – LE MANUSCRIT CORANIQUE SOUS LA DYNASTIE OMEYYADE

Introduction

Il est pratiquement impossible, dans l'état actuel de nos connaissances, d'identifier des manuscrits coraniques qui dateraient du règne du calife 'Uthmān (ou de son successeur 'Alī), même si diverses copies lui sont traditionnellement attribuées. Nous disposons en revanche d'un nombre appréciable de fragments plus ou moins importants en termes de feuillets qui peuvent être attribués à la première dynastie de l'islam, les Omeyyades (661-750). Leur étude nous donne accès en premier lieu à l'état du texte à ce moment, quelques décennies seulement après l'apostolat de Muḥammad et la mise par écrit que la tradition musulmane attribue à Abū Bakr, le premier calife, ou à 'Uthmān. Elle permet également de suivre le changement de statut du texte écrit et sa réception parmi les premières communautés. Elle autorise enfin à retracer les débuts d'un art du livre musulman, associé étroitement au Coran.

Les Omeyyades et leur contexte

L'histoire des Omeyyades débute bien avant le moment où Mu'awiya, le fondateur de la dynastie, prend définitivement le pouvoir en 661. Sans remonter à la période

préislamique et à la célèbre histoire de la séparation par l'épée des frères siamois Hāshim et 'Abd Shams, ancêtre des Omeyyades, ils viennent sur le devant de la scène avec le troisième calife, 'Uthmān. Son assassinat en 656 ouvrit la porte à une guerre civile qui faisait pour la première fois s'affronter les membres de la jeune communauté. Elle s'achève par la victoire des Omeyyades et de Mu'awiya dont le règne est marqué par un style hérité de la tradition à laquelle il appartenait. Ses pairs avaient accès à lui et étaient consultés sur les affaires en cours. Son fils 'Abd al-Malik (685-705) eut comme son père la chance d'être secondé par des gouverneurs efficaces, en particulier al-Ḥajjaj b. Yūsuf, et réussit à ramener la paix intérieure dans l'empire, à l'exception de révoltes ponctuelles, notamment en Iran. Ce règne est d'une importance particulière pour les réformes qui y furent mises en place. Le caractère arabe de l'empire est mis en avant, peut-être en raison de la présence de nombreux non-arabes dans les rangs des opposants. Il est alors décrété que la langue et l'écriture arabes deviendraient désormais celles de l'administration, au détriment du grec et du persan. La monnaie est également réformée : en 696-697, les éléments chrétiens ou zoroastriens qui figuraient encore jusqu'à cette date sur les pièces frappées par les autorités disparaissent et sont remplacés par des textes en arabe,

De son côté, l'art omeyyade est encore très marqué par celui de l'Antiquité tardive. Les nouveaux maîtres n'arrivaient pas avec une tradition architecturale bien établie et ce qu'ils découvraient dans le Croissant fertile et au-delà pouvait conduire, au moins dans un premier temps, à adopter ce qui se faisait. En outre, les artistes, architectes ou artisans auxquels il fallait faire appel étaient sans doute dans la majorité des cas des non-musulmans, héritiers d'une longue tradition. Pour satisfaire leurs commanditaires musulmans, ils devaient bien entendu tenir compte des nécessités propres à l'islam. Les monuments, puisque ce sont eux qui constituent la part la plus importante de notre documentation en matière d'art, reprennent donc le style et les conventions de l'art de l'Antiquité tardive.

En dépit de l'image que leurs adversaires et successeurs, les Abbassides, ont imposée, les Omeyyades, du moins certains d'entre eux et notamment 'Abd al-Malik, se sont intéressés au Coran et à sa préservation par écrit. De l'autre, leur attitude vis-à-vis du texte coranique, telle qu'elle ressort des informations qui ont été conservées, est caractérisée par une certaine souplesse. La production de manuscrits coraniques de cette période commence à être identifiée, grâce à des recherches récentes. Leur étude nous permet de suivre le développement de l'histoire du Coran et la réception de ce dernier dans les communautés musulmanes de cet âge.

La production manuscrite et les problèmes méthodologiques

Comment identifier des manuscrits du Coran produits pendant la période omeyyade ? Il existe en apparence des corans copiés par le calife 'Uthmān lui-même ou par d'autres Compagnons de Muḥammad, mais il s'agit toujours de pieuses forgeries de date postérieure. Faute de colophons associés avec les fragments de manuscrits coraniques des premiers temps de l'islam, la paléographie constitue une première approche de la question de l'identification de copies omeyyades. Cette méthode réclame la constitution de séries homogènes, ce qui n'est pas chose aisée en raison de l'état du matériel, dispersé et fragmentaire, et ne représentant pas toujours de manière exacte la production manuscrite d'une époque donnée. D'un autre côté, elle suppose, pour bien fonctionner, la présence de spécimens datés au sein des séries stylistiques constituées par le paléographe. En leur absence, il n'est pas facile de parvenir à appuyer une

proposition de datation sur du solide. Enfin, mais c'est un point mineur, le caractère un peu austère de cette approche et la nécessité qu'elle implique de s'initier à une typologie explique sans doute la réticence de certains chercheurs à suivre cette piste. Faute de pouvoir répondre à ces exigences, la paléographie n'a pas permis pendant longtemps d'identifier des manuscrits omeyyades.

C'est à l'histoire de l'art que revient le mérite d'avoir réussi à tirer les recherches d'une sorte d'aporie. Jusqu'à une date récente, les spécialistes ont montré un intérêt très limité pour d'autres manuscrits que ceux qui comportaient des peintures. Pour la période qui va des débuts de l'islam jusqu'au X^e ou XI^e siècle, leurs références se limitaient à quelques exemples de calligraphies anciennes (le fameux « coufique ») et une pincée d'enluminures hors de tout contexte. À la suite de la découverte du dépôt de manuscrits de Sanaa en 1973, le travail de restauration et d'analyse débuta sous la responsabilité d'une équipe allemande. Ainsi furent identifiés les premiers exemples d'un art du livre omeyyade.

Les philologues sont restés largement en dehors du débat de l'identification de copies de cette époque pour une raison assez simple : en l'absence d'une publication de spécimens anciens datés, il leur est impossible de conclure quoi que ce soit sur l'évolution éventuelle du texte.

Depuis un peu plus d'une décennie, les progrès accomplis dans le domaine de la datation par la méthode du C14 a permis de l'appliquer aux manuscrits, ce qui aurait été plus tôt impensable en raison de la quantité de matière organique nécessaire pour en extraire du C14 dans des quantités mesurables par les appareils de l'époque. Le progrès des appareils et des procédés ont fait que ces analyses ont pu commencer à être appliquées aux manuscrits.

Les manuscrits coraniques de style *ḥijāzī* (I)

La paléographie arabe était de peu d'utilité, sauf sur un point. Grâce à un texte du X^e siècle, nous savons quelle était l'allure générale d'une écriture des premiers temps de l'islam. Trois caractéristiques étaient énumérées par al-Nadīm :

[...] leurs alifs sont tordus vers la droite de la main et étirés en hauteur, et leur apparence est légèrement inclinée.

Malgré une critique qui a été récemment avancée pour dénoncer l'emploi de la dénomination *ḥijāzī*, qualifié par Estelle Whelan de « *scholarly artefact* », ce type d'écriture correspond assez exactement à celle rencontrée sur un certain nombre de spécimens. La diversité même de notre échantillon pourrait être un de ses traits distinctifs. De fait, un examen du matériel montre que plusieurs copies assez similaires à Arabe 328 c (autrement dit un fragment de même origine que celui de Birmingham qui a défrayé la chronique en 2015) sont le résultat d'un travail collectif : cela n'est pas inhabituel à l'âge du manuscrit, ce qui l'est davantage est que les différentes mains maintiennent intégralement leur spécificité. Ainsi, une copie de cette même époque est l'œuvre de cinq copistes dont la contribution est reconnaissable à première vue car aucun des intervenants n'a fait l'effort de modeler son écriture sur celle de ses collègues. Cette pratique du travail collectif complique singulièrement le remembrement des corans *ḥijāzī*, : si les hasards de la conservation des manuscrits nous mettent entre les mains un feuillet dont le recto et le verso sont l'œuvre de deux copistes ou encore un bifeuillet dont chaque moitié porte une écriture différente, il nous sera permis de réunir les fragments sur lesquels l'une ou

l'autre apparaîtrait. Mais que faire si cet indice crucial fait défaut ? Ou s'il n'existe que pour deux écritures alors que le manuscrit était en fait, comme le coran « à cinq mains », le fruit de la collaboration de cinq scribes ? L'étude de cette phase ancienne de la transmission manuscrite du texte coranique se heurte ici à des difficultés auxquelles il est bien difficile d'apporter une solution satisfaisante. La pratique de l'écriture à cette époque est fortement marquée par cette dimension individuelle.

La définition paléographique est une première étape dans l'identification des fragments en style *ḥijāzī*. Elle n'est toutefois pas suffisante : les données codicologiques et le décor constituent des paramètres importants. De fait, la paléographie associée à la codicologie et l'histoire de l'art permet de distinguer différents assemblages au sein de notre échantillon. Les datations du parchemin apportent quant à elles des indications qui croisent les observations précédentes. Le fragment Paris, BnF Arabe 328 c appartient donc à une strate de production plus ancienne que Tübingen MA VI 165. L'inventaire des manuscrits et fragments en style *ḥijāzī*, est en cours, mais l'essentiel de notre matériel semble associé à trois des dépôts de vieux manuscrits coraniques, ceux de Damas, de Sanaa et de Fustat.

Les manuscrits coraniques de style *ḥijāzī* (II)

La *scriptio defectiva* constitue l'une des caractéristiques de cette étape de la transmission du texte coranique. L'orthographe est un autre point révélateur. La notation du /al/ long constitue un point de divergence majeure par rapport à l'usage actuel. La comparaison entre une page de l'édition moderne du Coran et le passage correspondant sur un manuscrit de cette période donne une idée de l'évolution qu'a connue le texte depuis le VII^e siècle. Comment évaluer de manière relativement précise l'orthographe de différents copistes de manière à pouvoir les comparer ? Les copistes ont vis-à-vis de l'orthographe des positions très contrastées, comme cela était le cas pour l'emploi des diacritiques, et les variations qui les distinguent sont aussi de nature très différente. Pour pouvoir procéder à des comparaisons reposant sur des faits précis, la solution la plus simple est de sélectionner des mots témoins relevant de situations variées, mais suffisamment courants pour que la probabilité de les trouver sur des fragments comportant une petite portion de texte soit élevée. Cinq termes ont permis ainsi de « mesurer » le degré d'archaïsme ou de modernité des manuscrits. Il faut toutefois souligner que, dans la pratique, il ne faut pas s'attendre à un développement absolument cohérent, ni linéaire, comme on le verra.

L'utilisation de l'orthographe comme critère de datation appelle quelque précaution. Le fragment Paris, BnF Arabe 330 g, qui – d'après l'écriture – devrait être plus tardif, conserve sur bien des points des formes anciennes, juxtapose parfois ces dernières avec des exemples de *scriptio plena*. Une évolution parfaitement cohérente de la part de copistes qui géraient eux-mêmes l'amélioration orthographique n'est donc pas une hypothèse réaliste. Il n'est pas exclu qu'ils aient laissé passer des mots qui auraient dû être améliorés. L'évolution n'a pas été linéaire et a débuté avant le milieu du VIII^e siècle : le célèbre juriste Malik b. Anas est consulté à cette date pour savoir s'il est licite de copier le texte coranique selon l'orthographe modernisée.

Les écoles de lecture ont formalisé leur enseignement dans des traités où sont énumérés les différents points sur lesquels leur enseignement se différencie. En principe, si nous prenons un manuscrit coranique et que nous le comparons avec les données contenues dans ces traités, il nous sera possible de dire qu'il s'agit d'une

version qui suit telle ou telle lecture. Or les manuscrits et fragments de l'époque ancienne nous montrent des divisions de versets qui ne correspondent strictement à aucun des systèmes canoniques, tout au plus présentent-ils une plus ou moins grande affinité avec tel ou tel d'entre eux. Ce matériel complète donc les textes théoriques médiévaux sur la question.

Les manuscrits coraniques de style *ḥijāzī* (III)

Si nous nous en tenons au témoignage de sources arabes postérieures, il ressort que la technique de la collation, le processus de contrôle de la conformité entre original et reproduction (orale ou écrite), était en usage du vivant de Muḥammad lui-même. Il est donc curieux que ce souci de préserver l'intégrité du texte ait connu une sorte d'absence au moment où, à partir du texte fidèlement retranscrit par Zayd b. Thābit, il fallut préparer des exemplaires pour les envoyer aux quatre coins de l'empire, un élément essentiel dans le dispositif de transmission du Coran. Viviane Comerro a souligné que cette insistance sur la fidélité du texte canonique à un original miraculeusement préservé ou retrouvé est un *topos* bien connu dans la littérature religieuse lorsqu'elle traite du passage de la transmission orale à l'écrit.

Le palimpseste Sanaa, DaM Inv. 01-27.1 (I)

L'usage qui s'est répandu de parler, à propos du fragment Sanaa, DaM Inv. 01-27.1, du palimpseste de Sanaa se trouve en partie justifié puisqu'il est un des rarissimes exemples de palimpseste dans le monde musulman. Ce manuscrit se trouvait parmi les fragments en grande majorité coraniques qui furent découverts en 1973 entre le plafond et le toit de la Grande Mosquée de Sanaa au cours de travaux de restauration. Après la découverte, les autorités yéménites cherchèrent des soutiens pour restaurer un matériel qui était en piètres conditions. Conservés sous le toit, avec donc parfois des infiltrations d'eau qui les endommageaient, les feuillets étaient souvent racornis en raison de la chaleur à laquelle ils étaient exposés.

Les feuillets de ce manuscrit sont de taille importante : ils mesurent environ 36,5 × 26,5 cm. Il s'agit donc d'une copie in-quarto, le format du *codex Parisino-petropolitanus*, de la copie londonienne British Library, Or. 2165 ou encore celui du fragment de Birmingham... Les feuillets sont légèrement plus grands que ceux de ces exemplaires, mais le parchemin qui a été utilisé pour confectionner le manuscrit semble avoir été de moindre qualité.

La question primordiale posée par ce manuscrit exceptionnel est bien sûr celle de la date des deux couches. Pour tenter de clarifier cette question, il a été fait appel à des analyses du C14 du parchemin. Un échantillon a été prélevé sur le feuillet qui se trouve aux États-Unis et les autorités yéménites ont de leur côté autorisé un prélèvement sur trois feuillets différents conservés à Sanaa. Le fragment conservé dans une collection privée aux États-Unis a fourni le premier résultat : avec 95 % de probabilité, le parchemin daterait de la période qui s'étend entre 578 et 669. Les trois autres échantillons ont été analysés par un laboratoire français qui donna les résultats suivants : un feuillet aurait été produit entre 543 et 643, un second entre 433 et 599 et le troisième entre 388 et 535. Ce dernier résultat paraissant trop aberrant, un laboratoire suisse avait repris les mesures et trouvé une date comprise entre 595 et 650 (avec 68,5 % de probabilités) ou entre 565 et 660 (cette fois avec 95,4 % de probabilités), tandis qu'un autre laboratoire, cette fois en Allemagne, obtenait une

fourchette allant de 530 à 610 (avec 76,9 % de probabilités). On remarquera que deux des résultats (578-669 et 543-643, de même qu'une des relectures, 565-660) coïncident d'assez près avec celui qui a été obtenu pour le fragment de Birmingham (568-645), ce qui laisse présumer que les deux manuscrits sont approximativement contemporains. Ce résultat concerne la couche inférieure de texte ; la couche supérieure, plus récente donc, est plus régulière dans sa densité d'écriture et devrait dater, notamment en raison de certaines particularités orthographiques, du milieu du VIII^e siècle.

Le palimpseste Sanaa, DaM Inv. 01-27.1 (II)

Le déchiffrement du palimpseste est complexe dans la mesure où certains éléments de la couche inférieure ne sont plus observables soit à cause du grattage, soit parce que la couche supérieure de texte les a recouverts. C'est le cas des signes de séparation de versets qui ne peuvent être analysés comme ceux du *codex Parisino-petropolitanus*.

Le texte coranique est transcrit en *scriptio defectiva*, mais la *scriptio plena* apparaît parfois. Le corpus textuel est disposé différemment, selon un ou des principes que l'état fragmentaire du texte ne permet pas de préciser, et le texte lui-même comporte des variantes qui apparaissent en quantité bien plus importante que dans les autres copies de style *hijāzī*. La présence de décors sommaires entre les sourates est un élément qui invite à penser que cette copie n'est pas un exemplaire des plus anciens. Formellement, le manuscrit s'inscrit tout à fait au sein de l'ensemble des copies de style *hijāzī* examinées précédemment. Il en respecte les codes parce qu'il est produit dans un contexte similaire. D'un autre côté, il présente des particularités textuelles qui devront être étudiées de plus près, mais les données disponibles amènent à conclure que ses particularités ne relèvent pas de la même typologie que celles de copies comme le *codex Parisino-petropolitanus* et renvoient à une autre tradition manuscrite.

Autour de 'Abd al-Malik b. Marwān

Le règne de 'Abd al-Malik (685-705) est, on l'a dit, d'une importance particulière pour les réformes qui y furent mises en place. Parmi les nombreuses réformes dont il fut le témoin, il aurait été également marqué par une révision du texte coranique, l'une sous la supervision de 'Ubayd Allāh b. Ziyād (mort en 680), l'autre sous celle d'al-Ḥajjāj b. Yusuf (mort en 714).

Les restes de deux manuscrits, appelés l'un le codex de Damas, l'autre le codex de Fustat, tiennent une place centrale dans l'identification d'une nouvelle étape de la production manuscrite omeyyade. Dans les deux copies, on peut reconnaître deux grands groupes de décors constitués sur une base purement formelle : d'un côté ceux qui ont la forme de rectangles, de l'autre ceux dont les contours ne sont pas matérialisés par un cadre linéaire mais se développent librement dans l'espace entre deux sourates. Le répertoire puise à différentes sources : la géométrie, le monde végétal, l'architecture et un petit groupe de décors très spécifiques.

Les enluminures de ces deux codex apportent des informations capitales sur la date à laquelle elles ont été réalisées. Leur répertoire appartient clairement à la période omeyyade et de nombreux parallèles peuvent être établis avec des œuvres d'art contemporaines (sculptures, mosaïques, peintures, etc.).

Les enluminures, mais aussi l'écriture, montrent que la conception du Coran en tant que livre était en train d'évoluer rapidement, au moins dans certains milieux de l'empire. L'austère présentation du texte coranique qui était la marque des copies primitives en style *ḥijāzī* qui nous sont parvenues et qui conservaient sans doute les caractéristiques des manuscrits qui leur avaient servi de modèle était en train de perdre de son sens et de son attrait pour des commanditaires qui ressentaient la nécessité de disposer d'un livre qui aurait une apparence plus sophistiquée et utiliserait un répertoire visuel davantage en accord avec le goût des élites proche-orientales de cette époque. Ce vocabulaire n'est cependant pas l'apanage des Omeyyades : il est en bonne partie emprunté à l'art de l'Antiquité tardive et les parallèles qu'il est possible d'établir avec des mosaïques chrétiennes de la région sont particulièrement significatifs.

La naissance de la calligraphie arabe

Tout ne change pas d'un jour à l'autre et plusieurs caractéristiques que nous avons identifiées dans des manuscrits de style *ḥijāzī* se sont maintenues dans les codex de Damas et de Fustat. C'est par exemple le cas de la façon de disposer les lettres et les mots sur la ligne : la *scriptio continua* de l'Antiquité continue à régler la façon de faire des copistes. Son principe a naturellement été adapté aux spécificités de l'écriture arabe, en particulier au fait qu'il s'agit d'un système d'écriture qui ne fait pas l'opposition entre les caractères que nous appellerions aujourd'hui « d'imprimerie » et la cursive dans laquelle les lettres qui composent un mot sont connectées.

La mise en page se fait plus soignée et les marges apparaissent progressivement.

Ces convergences ne se limitent pas à celles qui apparaissent entre ces deux manuscrits. Il existe un groupe de copies du Coran où nous pouvons retrouver le même style (qu'on appellera O I), et c'est là un changement majeur par rapport à la phase antérieure. Dans tous, nous retrouvons les mêmes lettres typiques de l'écriture qui peut être définie à partir des deux codex de Damas et Fustat. Mais l'identité de ce style ne se réduit pas à un ensemble de particularités paléographiques touchant la forme des caractères, elle est également liée au module de ligne que les copistes ont utilisé pour transcrire le texte. Bien que les formats et le nombre des lignes à la page soient relativement divers, la valeur de ce module reste relativement stable. Dans la majorité des cas, elle est comprise entre 10 et 12,7 mm de haut, avec seulement deux cas où elle est inférieure. Le faisceau des indices qui permettent de définir ces écritures est complété, en ce qui concerne leur datation, par des rapprochements entre l'écriture O I et des inscriptions datées de l'époque de 'Abd al-Malik (entre 685 et 705).

Le groupe de manuscrits en écriture O I, qui peut être daté avec une certaine précision, entre la réforme de 'Abd al-Malik et le règne de son fils, al-Walīd (entre 705 et 715), est particulièrement important puisqu'il marque le début d'une véritable calligraphie arabe et la naissance d'un art du livre. De plus, le texte du Coran, transcrit dans un style identique d'une copie à l'autre, manifeste visuellement un accord, une concordance entre les différentes copies – même si le palimpseste nous rappelle que ce mouvement n'était pas encore parvenu à son terme.

Les grands corans omeyyades (I)

La découverte du dépôt de fragments de Sanaa entre le toit de la Grande Mosquée et le plafond de la salle de prière a donné lieu à une découverte saisissante qui montre que l'effort consenti pour produire de beaux livres ne s'arrêta pas à ce point. 25 feuillets (Sanaa, DaM, Inv. 20-33.1), de dimensions imposantes (44 × 36,5 cm), reflétaient une nouvelle étape. Il s'agissait d'un in-folio qui aurait comporté à l'origine jusqu'à 520 feuillets selon l'historien de l'art H.C. von Bothmer.

Son écriture est particulièrement frappante. Alors que le manuscrit est de dimensions largement supérieures à tous ceux qui ont été évoqués plus haut, le nombre de lignes à la page (20) est inférieur à celui du codex de Damas, qui en compte 25, et le module de la ligne, de près de 20 mm, est près du double. Les lettres sont désormais beaucoup plus épaisses, ce qui implique sans doute un changement d'instrument pour les écrire, mais probablement aussi l'adoption par le copiste d'une autre position pour transcrire le texte – surtout s'agissant de feuillets de taille considérablement plus importante.

Le premier feuillet du manuscrit, réduit à un peu plus que sa seule moitié proche du fond, porte sur son recto un décor anépigraphique organisé autour de formes géométriques concentriques, un cercle au centre et une étoile à huit branches à l'extérieur. La double page suivante est particulièrement impressionnante avec ses deux représentations d'édifices qui ont été interprétés comme deux mosquées. Une dizaine de décors de séparation entre les sourates a été préservée : leur répertoire décoratif fait appel à la géométrie qui intervient avant tout pour structurer les bandeaux et au monde végétal. Dans quelques cas, la composante végétale est seule dans le bandeau.

La comparaison avec des œuvres d'art omeyyades et de l'Antiquité tardive fournit des pistes intéressantes pour dater cette copie majestueuse. Le répertoire des mosaïques du Dôme du Rocher et de la Grande Mosquée de Damas comporte bien des éléments qui étaient familiers aux enlumineurs d'Inv. 20-33.1. Selon les résultats d'une analyse du C14 du parchemin, le manuscrit daterait d'une période comprise entre 657 à 690, mais von Bothmer l'attribuait aux années 710 à 715, c'est-à-dire à la fin du règne d'al-Walīd I^{er}.

Il s'agit donc d'un « nouveau type de *mushaf* » pour reprendre le titre d'un article de Solange Ory, nouveau parce qu'il exploitait de ressources techniques qui n'avaient pas été mises en œuvre jusqu'alors pour diverses raisons. Même s'il n'est sans doute pas le premier exemple d'in-folio, il est en effet certainement le premier à exploiter les possibilités offertes par ce format de manière aussi habile, le ou les copistes inventant un style d'écriture destiné à donner littéralement du volume à la parole divine.

Les grands corans omeyyades (II)

Comme beaucoup d'autres manuscrits anciens, le manuscrit Is 1404 de la Chester Beatty de Dublin, acquis en Égypte au cours de la première moitié du XX^e siècle, a passé pour être un « coran de 'Uthmān », comme l'indique une note sur le contreplat de la reliure. Le manuscrit compterait 201 feuillets, selon le catalogue de la collection publié en 1967, mesurant 47 × 38 cm et portant 20 lignes de texte à la page. Avec le manuscrit de Sanaa, nous possédons donc des fragments de deux corans in-folio

produits sous les Omeyyades, vraisemblablement dans le premier quart du VIII^e siècle.

Mais notre documentation est en fait plus abondante. Toujours à Sanaa, un autre fragment relève de la même typologie. La douzaine de feuillets du manuscrit DaM, Inv. 01-29.2 mesure 40,5 × 38,5 cm et le nombre des lignes varie entre 20 et 21 à la page. L'écriture rappelle fortement celle des deux manuscrits précédents, mais sa réalisation est moins précise. Il en va de même pour l'enluminure, réduite à peu de choses.

À ce petit groupe, il faut ajouter un in-folio de format vertical (50 × 43 cm), avec 20 lignes à la page, dont 209 feuillets sont conservés à Kairouan. L'étude du répertoire décoratif est riche d'enseignements. La majorité des décors puise abondamment dans la géométrie. À côté de ces décors très fortement structurés par des formes abstraites, nombre d'enluminures reprennent les rinceaux qui apparaissent sur les codex de Damas et de Fustat et qui appartiennent au répertoire de l'Antiquité tardive. Un élément décoratif n'est qu'une seule fois utilisé comme bandeau entre deux sourates, mais vient à plusieurs reprises compléter une enluminure : il s'agit de flèches dont l'interprétation est énigmatique. Comme dans Sanaa, Inv. 01-29.2, les enlumineurs n'ont pas employé de dorure. Une analyse du parchemin a permis d'obtenir une date grâce au C14. Le manuscrit aurait donc été copié, selon le résultat, entre 648 et 691 avec 95 % de probabilités, mais il est préférable de le dater plus tard dans le courant de la première moitié du VIII^e siècle.

À la recherche de nouvelles formes

L'analyse paléographique permet d'attribuer à la période omeyyade différents fragments de manuscrits coraniques qui se caractérisent par ce qui paraît être des expérimentations de l'emploi des encres de couleur. Ils sont copiés sur des feuillets de format oblong, ce qui suggère une date vers le début du VIII^e siècle (vers 720 ?). Sur un premier spécimen, le ou les copistes ont écrit certaines lignes en couleur. Ces dernières n'entretiennent aucune relation avec le sens du texte ou ses divisions puisqu'il n'y a ni mise en valeur de tel mot ou de telle expression comme cela se fera par la suite, ni association avec un verset. Le ou les copistes ne tiennent pas compte de la double page : quand le manuscrit est ouvert, l'emplacement des lignes de couleur n'obéit à aucun impératif de symétrie. Sur un deuxième spécimen, ce sont tantôt des lignes de couleur alternée, tantôt des formes géométriques qui apparaissent sur les feuillets – sans qu'on puisse davantage trouver une relation entre le texte et l'usage de la polychromie.

Dans le premier exemple, de même que dans des copies chrysographiées postérieures, l'intégrité de la ligne est toujours respectée. Dans le deuxième, une même ligne peut être copiée en plusieurs couleurs différentes, mais le changement d'encre peut intervenir à l'intérieur d'un mot. Un rapprochement peut être fait avec une tradition apparue au cours de l'Antiquité tardive et qui se développa en Occident durant le haut Moyen Âge. Il s'agit du *carmen figuratum*, un tour de force littéraire souvent associé au nom du poète latin Porphyrius Optatianus (ca. 260-335).

La production de manuscrits coraniques omeyyade analysée jusqu'à présent laisse voir une recherche visant à améliorer l'apparence des copies en introduisant des décors, en améliorant l'écriture et en employant à l'occasion des matériaux de prix comme l'or. Or, à la même époque, on observe l'existence d'un groupe de manuscrits paléographiquement homogène, que ses caractéristiques rapprochent du style *hijāzī*.

Mais bien des traits les différencient des copies *hijāzī* analysées précédemment : la présence de marges, le recours à des tirets de fin de ligne ou encore le fait que les mêmes caractéristiques paléographiques sont observables d'un manuscrit à l'autre. Cet ensemble, illustré par des manuscrits comme Tübingen, UB Ma VI 165, Berlin, SB Wetzstein II 1913 ou Leyde, RUB, Cod.or. 14 545 b/c qui provient du même MS que l'Arabe 331 de la BnF, est contemporain des copies de style O I. Les résultats de l'analyse du C14 contenu dans le parchemin confirment que ces manuscrits ont été produits sous les Omeyyades, même si la date obtenue pour la copie de Tübingen l'attribuerait en principe à une phase ancienne, plus ou moins contemporaine du moment où a été produit le *codex Parisino-petropolitanus* selon mon analyse. Alors que le fragment de Leyde et le manuscrit de Berlin ont donné des résultats très voisins, entre 652 et 763 pour le premier contre 662 et 765 pour le second, le parchemin de Tübingen remonterait à une période comprise entre 649 et 675. L'écriture, que j'ai proposé d'appeler B Ia, caractériserait ce groupe de copies qui pourrait représenter un courant conservateur dont le point de vue est exprimé par Malik b. Anas (m. en 796) quand il traite des manuscrits du Coran.

L'histoire du codex coranique à l'époque omeyyade frappe par la rapidité et l'importance des changements qui ont affecté le texte et sa présentation au cours d'une période extrêmement brève. Tous les aspects proprement visuels – mise en page, écriture, enluminure – ainsi que ce que l'on pourrait appeler les « outils intellectuels » ont été concernés – philologie et techniques de contrôle de la transmission, par exemple. Les plus anciens corans omeyyades, produits jusqu'aux environs de 695, conservent de nombreux traits empruntés à la tradition livresque de l'Antiquité tardive et laissent percevoir un texte encore fluide. La capacité à modifier l'apparence physique du *mushaf* avait son pendant dans la possibilité d'en modifier l'orthographe, naturellement à l'intérieur de limites plus strictes.

Un changement se produit probablement sous le règne du calife 'Abd al-Malik (entre 685 et 705) : il marque la fin du *mushaf* « personnel » de style *hijāzī* qui cède la place à un livre dont les caractéristiques sont communes à toute une production, manifestant de manière symbolique l'unité de la communauté rassemblée autour d'un seul et même texte. Un troisième changement, mais cette fois d'une autre nature, se produit probablement sous le règne d'al-Walīd b. 'Abd al-Malik (règne entre 705 et 715). Il ne concerne à vrai dire que les copies les plus luxueuses produites sur commande officielle.

Une partie du matériel qui a été préservé nous révèle l'allure soutenue des transformations, une autre partie maintient au contraire les caractéristiques des copies anciennes – ou tout au moins certaines d'entre elles puisqu'elles incorporent certaines des innovations. La rivalité apparente entre différents formats (oblong ou vertical), différents styles d'écriture (B Ia, C Ia ou O I) ou différents répertoires décoratifs peut en fait renvoyer à des milieux ou des régions différents. Malheureusement, notre matériel ne fournit aucune indication à ce propos. Les progrès spectaculaires de l'écriture en termes de précision sont parallèles à l'évolution de la présentation et portent témoignage des efforts considérables qui ont entouré le codex coranique tout au long de la période omeyyade.

COLLOQUE – LE TEXTE CORANIQUE ET SON CONTEXTE. LE CAS DE L'OCCIDENT MUSULMAN (XII^e-XVII^e S.)

Colloque organisé avec Nuria Martínez de Castilla, le 7 décembre 2015

Les spécificités des exemplaires copiés dans l'Occident musulman (Maghreb et péninsule Ibérique) sont relativement bien définies en ce qui concerne les écritures et les décors. En revanche, l'état du texte et sa réception dans les communautés musulmanes de cette région sont relativement mal connues. Le colloque a permis de faire le point sur des manuscrits spécifiques qui peuvent représenter des cas significatifs pour la recherche et sur la façon dont le texte coranique a été reçu, transmis et interprété. On a ainsi pu entendre :

- Hiba Abid, « Un concurrent du Coran en Occident musulman du XV^e siècle à l'aube du XVIII^e siècle : les *Dalā'il al-Khayrāt* d'al-Jazūlī (d. 1465) » ;
- Xavier Casassas Canals, « El Alcorán de Bellús. Un Alcorán mudéjar de principios del siglo XVI con traducciones y comentarios en catalán, castellano y latín » ;
- Hassan Chahdi, « Le paradoxe de la transmission des *qira'at* : entre *riwaya* et *qiyas* » ;
- François Déroche, « Le prince et la nourrice » ;
- Marie-Geneviève Guesdon, « Corans maghrébins copiés du XII^e au XVII^e s. conservés dans les bibliothèques de France autres que la BNF » ;
- Nuria Martínez de Castilla Muñoz, « Ibn Abī Zamanīn et son *tafsīr* en *aljamia* dans les communautés morisques » ;
- Patricia Roger-Puyo et Hassan Chahdi, « Étude d'un *muṣḥaf* maghrébin atypique du XVII^e siècle : analyse conjointe des *qira'at* et des encres ».

RECHERCHE

Dans le cadre du projet ANR franco-allemand Paléocoran, les recherches se sont poursuivies dans deux directions : d'un côté l'histoire et le contexte de la *Bibliotheca coranica* de Fustat, de l'autre des travaux spécifiques sur certains manuscrits du Coran appartenant à cet ensemble et sélectionnés en fonction de leurs particularités paléographiques. Une réunion à Berlin en mai 2016 a permis de faire le point sur l'état d'avancement du projet et de définir le périmètre et les fonctionnalités d'un site qui permettra de présenter virtuellement les manuscrits de la bibliothèque remembrés. Éléonore Cellard (ATER) a mis en marche les préparatifs du deuxième colloque international sur la *Bibliotheca coranica* de Fustat, qui se tiendra au Collège de France en janvier 2017. Hassan Chahdi a soutenu sa thèse intitulée : *Le muṣḥaf dans les débuts de l'islam. Recherches sur sa constitution et étude comparative de manuscrits coraniques anciens et de traités de qirā'ât, rasm et fawâsil*.

Le projet SICLE, *senior grant* de l'ERC, a été mis en place en février 2016. Le travail s'est principalement concentré sur la collection de l'Escorial qui va servir de point de départ à l'étude de la vie intellectuelle et culturelle à l'époque saadienne. François Déroche et Nuria Martínez de Castilla Muñoz ont pris en charge cette phase de repérage des manuscrits. Les premiers documents ont été traités par François Déroche, M. Castells Criballès, Bachir Tahali et Motia Zouihal. La définition de la base de données a pu débiter à la fin de l'été. Hiba Abid, qui achève sa thèse sur un

texte marocain de dévotion soufi, a réuni des informations sur une autre collection saadienne importante, celle de la bibliothèque Qarawiyîne de Fès.

Clément Moussé achève sa thèse sur un groupe de saints, en particulier celui des 24 prophètes cités dans le Coran – en majorité les grandes figures de la Bible et des Évangiles. Les sanctuaires qui leur sont dédiés, des constructions d'importance variable, semblent se développer en milieu musulman au cœur du Moyen Âge : ils sont à la fois la seule preuve matérielle de cette dévotion mais aussi les seuls vestiges qui permettent d'exprimer une continuité entre l'Islam et les civilisations et religions abrahamiques antérieures et d'en faire le lien. Au total, une cinquantaine de sanctuaires répartis dans le Bilād al-Šām (Syrie médiévale) ont pu être inventoriés.

PUBLICATIONS

MARTINEZ DE CASTILLA MUÑOZ N., « Traduire et commenter le Coran dans la péninsule Ibérique (XII^e-XVII^e siècle) », *Comptes rendus de l'Académie des inscriptions et belles-lettres* (2013), 2015, p. 1723-1739.

MARTINEZ DE CASTILLA MUÑOZ N., « Were the Moriscos in touch with Contemporary Ottoman developments? Twin Qur'anic copies of the end of the sixteenth century », *Intellectual History of the Islamic World*, n° 4, 2016, p. 245-264.